

Jazz, saxo, club et compagnie

Je ne suis pas encore un aïeul, mais plus de cinquante années de pratique musicale m'autorisent peut-être à écrire quelques mots sur ce qui me tient particulièrement à cœur, à savoir la musique de jazz, le saxophone et notre Club de Moulins, dont je ne suis pas le co-fondateur, comme m'en honore Guy Cordelier, l'actuel président, dans le dernier programme, mais seulement l'un des tout premiers membres. En fin d'article, je vous conterai la première répétition du Club à laquelle j'ai participé, le 4 juin 1980 exactement.

Le jazz ? Ellington l'a dit avant moi : « ça swingue, c'en est ; ça swingue pas, c'en n'est pas... » Encore faut-il s'entendre sur le sens du terme : swing. C'est à la fois une régularité du temps et une liberté de transgresser cette régularité en plaçant ses notes un peu avant ou un peu après ce temps, ce qui engendre chez l'auditeur - comme chez l'interprète d'ailleurs - une irrésistible envie de bouger, de suivre le rythme avec son corps. Le rôle de la rythmique d'un orchestre de jazz - piano, basse, guitare et surtout batterie - est de susciter ce swing, mais tout musicien doit avoir en lui cette faculté de swinguer. Conclusion le swing ne s'apprend pas ; il se ressent et il se vit.

Dans le jazz, comme dans d'autres domaines, il y a la querelle des anciens et des modernes. J'ai été, je l'avoue, intransigent, pour ne pas dire sectaire ; pour moi, il n'y avait de jazz que celui des origines. Après avoir écouté tous les styles, côtoyé des musiciens très différents, j'ai changé d'opinion. Peu importe le style : si la sincérité est là, qui va avec la passion, la musique est bonne. Et je voudrais rapporter ici une réflexion d'un ancien pianiste du Club : Jean Bazzola que j'appréciais beaucoup en tant que musicien et en tant qu'homme. Il aimait un jazz plus riche en harmonies, plus complexe, plus proche de la musique contemporaine que celui que je pratiquais. Une soirée, il vint gentiment remplacer notre pianiste, empêché ce jour là, et, à la fin de la séquence, il me dit avec un sourire : « Nous parlons la même langue... » J'ajouterais : avec des accents différents... mais c'est bien la même langue, c'est vrai.

J'avais douze ans à la Noël 1955 quand ma mère offrit au fils d'un couple d'amis en 45 tours de Sidney Bechet. La pauvre chère femme ne connaissait rien du jazz, mais elle avait demandé au disquaire : Qu'est-ce qu'un jeune homme de quinze ans écoute comme musique ? - et celui-ci : « Mais Sidney Bechet, madame ! » [Toi le disquaire, quand tu mourras, quand le croque-mort t'emportera, qu'il te conduise à travers ciel, au père éternel...] Aussi, toute cette veillée de Noël, tandis que mes parents jouaient aux cartes, avec Jean-Claude, nous passâmes et repassâmes le disque jusqu'à l'usure sur un authentique TEPPAZ. Il y avait sur ce disque le morceau : « When I grow too old to dream » C'est le premier morceau que j'ai appris par cœur. Mon père jouait, dans sa jeunesse, du saxo-alto à l'harmonie municipale de Cusset. Je le « tannais » pour qu'il me prête son instrument. A la vérité il avait bien tenté de m'en faire connaître les rudiments quand j'avais huit ans environ, mais ça avait tourné au désastre du fait de mon absence totale de motivation. De cette nuit de Noël date une détermination qui ne m'a jamais quitté : je serai saxophoniste et je jouerai du jazz traditionnel.

Je vais vous faire un aveu : je ne sais toujours pas jouer du saxophone, tout du moins c'est ce que dirait un professeur de conservatoire qui m'écouterait et regarderait comment je place mes doigts sur les clés. Je revois le regard méprisant de mon chef de pupitre à la musique du 129ème RIM en Allemagne du sud à la première répétition - j'y ai joué de l'alto, du ténor et du baryton - « Tu ne devrais même pas produire un son de la façon dont tu t'y prends... » Ce qui ne l'empêcha pas de me garder et de me donner quelques tuyaux. Qu'il soit bien entendu que je ne conseille à personne d'apprendre à jouer du saxophone en parfait autodidacte comme moi. Plus jeune j'en tirais une espèce de vanité mal placée, mais il y a des choses que je ne saurais jamais faire et j'ai plein de lacunes de toutes sortes dans l'émission, le doigté, l'attaque, etc. « Le saxophone est un instrument facile à mal jouer » a écrit Ernest Ferron, un de mes meilleurs luthiers sur l'instrument et saxophoniste lui-même. [« *Ma voix est un saxophone* » par Ernest Ferron – 1996 – Editions IMD]. Je préciserais : surtout le soprano qui est un instrument ingrat par nature mais très chantant. Sur le plan de la justesse et du son, il pose beaucoup de problèmes et c'est un instrument très « physique », comparable à la trompette pour l'énergie à dépenser si on veut en tirer quelque chose. Je ne voudrais pas

jouer le papy racontant sa guerre de 14, mais si vous saviez combien j'en ai bavé - au propre et au figuré - sur ce damné instrument. Vous croyez l'avoir amadoué, le son sort plein, bien rond, et, tout à coup le salopard geint, couine et siffle pour vous faire honte, et ce, sans préavis. Un jour de galère - je faisais les bals musette : 15 heures – 19 heures, repas puis 20 heures – 2 heures du matin, ça donne du souffle - un saxo professionnel me dit ; « Pour avoir du son, il faut que tu joues avec des anches très fortes et un bec très ouvert... » Je crois qu'il se f... de ma figure, mais, en fait il m'a rendu service. Je me suis mis à jouer avec des anches n°4 - carrément la planche à pain, si vous voyez - Résultat, des lèvres en sang et des poumons qui sifflent. Mais, petit à petit, c'est venu : je retaillais mes bouts de bois à la lame de rasoir : ça marchait... Je hantais les caves à charbon et les chaufferies pour ne pas trop perturber le voisinage quand je répétais. J'apprenais tout par cœur, ne sachant pas très bien lire la musique, tout juste si je déchiffre. Là encore je conseille : apprenez le solfège. Vous aurez l'air moins bête que moi qui doit souvent laisser passer la première mesure d'un morceau pour en deviner la tonalité à l'oreille. A propose d'apprendre les morceaux par cœur : bien des années après, je me trouvais dans un festival dans le midi avec Maxim Saury qui logeait dans la même villa que nous (Les Dumoustier Stompers) en discutant un soir, nous en vîmes à parler du nombre de morceaux que nous connaissions par cœur ; les musiciens présents disaient 100, 150... « Et toi Maxim ? » demande l'un d'entre nous « Oh... 450 environ... ».

Un jour d'aout 1995, je montais, la frousse au ventre, sur un des podiums du festival de Marciac : j'avais mis quarante ans à réaliser mon rêve...

4 juin 1980, 21 heures, je pénètre, par l'entrée des artistes, sur la scène du théâtre de Moulins, mes deux saxos sous le bras. Quelques jours auparavant une annonce dans le journal local avait attiré mon attention : « Trois amis, passionnés de jazz, recherchent des musiciens pour former un jazz-club sur Moulins et sa région... » Suivait une adresse ; je prends ma plus belle plume et je demande humblement si je peux assister à la première réunion. Je reçois par retour du courrier, un mot très gentil signé Michel Poix qui m'invite non seulement à assister, mais à participer à cette première séance. Voilà pourquoi ce 4 juin...

En arrivant sur scène, j'entends quelques accords de piano... hou, la la ! Style Chick Corea... pas du tout ma tasse de thé ! Je m'apprête à cacher mes saxos derrière le rideau de scène, mais le pianiste m'a aperçu, il se présente : Jean Ciavatti, l'un des membres du triumvirat fondateur. Juste le temps d'échanger trois mots et voilà un grand gaillard qui me toise du haut de son mètre quatre-vingt dix et des poussières : sourire sympathique, mais pas air commode : c'est Michel Poix, dit « Pix » qui, inlassablement, se dévouera pour que le club subsiste et se développe. Je ferai connaissance du troisième homme quelques minutes plus tard : c'est Jean-Pierre Thomas avec qui le courant passera immédiatement.

Les musiciens arrivent, je n'en connais aucun et je commence à regretter d'être venu dans cette galère. On installera quelques pupitres sous la direction de Jean-Pierre Bernard qui joue du banjo de la guitare et du trombone et dirige une sorte de mini-big band, si l'on peut dire. Je prends place avec mon saxo alto. On distribue les partitions... aïe, aïe, aïe ! Moi qui sait tout juste déchiffrer « au clair de la lune »... A côté de moi un grand type sec, l'air sévère, se met à enchaîner des arpèges au sax alto comme Johnny Hodges soi-même. Je l'apprendrai plus tard, c'est Jean-Claude Antoine, professeur à l'école de musique. Nous sommes une douzaine de musiciens. Je jette un œil sur la partition : « take the A train » d'Ellington... Chouette ! Je sais par cœur la partie de sax parce que je l'ai jouée des dizaines de fois dans la musique de mon régiment en Allemagne (nous avions un orchestre de variétés) Jean-Pierre Bernard - une blague à la minute - prend la direction des opérations et c'est parti : je fais illusion en jouant ma partie de mémoire, mais pas longtemps : mon voisin a rapidement compris à qui il avait à faire. Il se penche sur moi à la première pause : « Dis donc, tu joues la première partie d'alto, alors que tu as la deuxième à assurer... » Je dois devenir rouge-homard. Gentiment il m'indique ce que je dois faire. Ça se passe à peu près bien. Nous travaillons trois arrangements signés « Baby » Beaubrun, un musicien de Guéret qui se dévouera pour le club, n'hésitant pas à faire régulièrement le trajet Guéret-Moulins pour nous soutenir de ses conseils et de sa pratique étant, outre arrangeur, un excellent pianiste, guitariste et batteur. C'est ainsi que je prends une suée à assurer tant bien que mal ma partie sur « Perdido » et « Jumpin' at the woodside ». Si

mes souvenirs sont bons, parmi les participants à cette première séance se trouvaient - outre ceux cités précédemment - Bruno Chatard au trombone, futur président du club, Dominique Frasson-Cochet au ténor, Rolland Dieuleveut au sax alto, et peut-être Dupuy à la trompette. J'en oublie forcément, qu'ils veuillent bien m'excuser.

Mais voilà que se présente un homme d'un certain âge, portant un étui de clarinette, c'est Gérard Lefebvre, pneumologue de renom, et ami de Claude Luter. Il nous racontera plus tard sa participation comme figurant au tournage du film de Becker « Rendez-vous de juillet » et les joyeuses soirées à Saint-Germain-des-près.

« Allez, un peu de New », annonce Bernard. Ça c'est un peu mieux dans mes cordes ; je sors mon soprano, à l'époque un vieux DOLNET que mon père m'avait offert pour ma réussite au bac. Cet instrument était loin d'être parfait mécaniquement parlant, mais il sonnait bon. Un groupe se met en place et attaque « Tin roof blues », cheval de bataille des formations vieux style. Ça ne pouvait pas mieux tomber : des années que je travaille les chorus que Sidney Bechet produisit lors de son mémorable concert de 1949 au Victoria Hall de Genève (précision pour les puristes) Je ne doute de rien et prend mes 24 mesures plein pot. J'avoue que j'obtiens mon petit succès. Plébiscité par les copains, je repars de cette première répétition avec le cœur au chaud et des étoiles plein la tête.

Au cours de l'été et de l'automne 1980 se constituera le premier orchestre de jazz traditionnel du Jazz-Club Moulinois. Les musiciens étaient les suivants à partir de septembre 1980 : au cornet, Serge Bérard, dit « Béru », au trombone Bruno Chatard (Il y aura aussi au trombone un certain Châlot, dont je ne me souviens plus du prénom), à la clarinette Gérard Lefebvre et moi au soprano ; pour la rythmique à la batterie Michel Poix, dit « Pix », à la contrebasse puis au soubassophone Jean-Pierre Thomas, au banjo Jean-Pierre Bernard et au piano Michel Viard.

C'est avec cette formation que nous passerons au théâtre de Moulins le 6 mai 1981, concert mémorable, où nous avons présenté au même programme : un big band, un quartet de trombones, une formation de jazz moderne et une formation de jazz traditionnel. C'est cette même formation qui, quelques temps plus tard, enregistrera une émission de France 3 Auvergne. De ce jour, nous n'avons plus cessé de nous produire à Moulins ou dans la région. Au fil du temps, les musiciens changeront et je reste le dernier de la formation d'origine. J'espère n'oublier personne en citant ceux et celles qui firent partie de la formation de jazz traditionnel du Jazz-Club Moulinois au cours de toutes ces années passées : Jacky Willot (co), Michel Luzy (cl), Patrick Mazurier (p), Sylvain Andrianony (bjo, g et vo), Jean-Marc Maurice (vo), Guy Martin (cl) et même deux représentantes du beau sexe : Marie Bouchon (vo), un temps présidente du club, et Suzy Guéron (p). Certains musiciens firent une apparition dans la formation comme remplaçants, entre autres « Jeff » Trolle (b) « Baby » Beaubrun (g, p ou drm) Jean Bazzola (p), Guy Cordelier (drm), Jean-Pierre Philippon (p).

La formation actuelle est stable depuis quelques années et la qualité musicale s'en ressent : Michel Sénac (cl), un des plus anciens membres du JCM, Florent Boulé (tb) jeune surdoué plein d'avenir, Maurice Favier (ts), un ancien lui aussi, et moi pour les souffleurs. Pour la rythmique, Dominique Boulé (p) notre conseiller musical puisque professeur de musique, Jean-Yves Hébrard (b), Michel Blot (bjo et g) et Henri Renard (drm), également un vieux de la vieille au JCM.

Pour conclure, je dirai que le Jazz-Club Moulinois a été et est pour moi un formidable réservoir de souvenirs pour la plupart heureux. Des souvenirs musicaux bien sûr, mais aussi et surtout dans le domaine de l'amitié. Il y aurait un livre à écrire sur toutes ces rencontres avec des publics si divers, des anecdotes à foison, quelques galères aussi, les amitiés, les amours, les disparitions d'amis musiciens, les hauts et les bas du club.

Jouant à l'occasion dans d'autres formations de jazz traditionnel et rencontrant ainsi quelques pros du jazz hexagonal, je peux vous dire que le JCM jouit d'une très grande réputation et que la cave de l'hôtel Demoret fait partie des lieux de prédilection de la fine fleur des jazzmen français.

« Pourvou que ça dioure », comme dirait Madame Mère...

Decize, le 4 décembre 2007

Jean-Pierre Rougeron